

# le film

Hebdomadaire Illustré

Rédaction et Administration : 26, Rue du Delta, Paris (Téléphone : Nora 28-07)

---

Mlle SIMONE FREVALLES

dans

LORSQU'UNE FEMME VEUT



.....OOO.....

PATHÉ FRÈRES, ÉDITEURS



# AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE

16, Rue Grange-Batelière, PARIS

LYON, 27, rue Ferrandière.  
BORDEAUX, 26, rue Capdeville.  
MARSEILLE, 7, rue Suffren.

TOULOUSE, 44, rue Alsace-Lorraine.  
NANCY, 20, rue des Dominicains.  
GENÈVE, 9, rue du Commerce.

*Le 3 Janvier*

## PEGGY, BONNE A TOUT FAIRE

Comédie dramatique en 4 parties

Interprétée par **GLADYS HULETTE**

(Mundus Import)

*Le 10 Janvier*

## L'HOMME=NATURE

Comédie sentimentale en 3 parties

Interprétée par **ROBERT EDESON**

## VERS LA DÉCHÉANCE

Grand drame en 4 parties

Interprété par **GRACE CUNARD**

S. C. A. G. L.

**PATHÉ FRÈRES, Éditeurs**

S. C. A. G. L.

*Voici une nouvelle œuvre française interprétée par  
Simone FRÉVALLES et Jean WORMS, que PATHÉ FRÈRES  
ajoutent au Livre d'Or de leurs succès.*

# Lorsque une femme veut



Pièce dramatique d'O. PRADELS  
Mise en scène de G. MONCA



# Le NOËL d'Yveline

ÉDITION 20 DÉCEMBRE

Longueur 800 m. env.



1 Affiche — 6 couleurs

Nombreuses Photos

COMPTOIR CINÉ-LOCATION  
GAUMONT

ET SES AGENCES RÉGIONALES

5<sup>e</sup> Année — N<sup>lle</sup> Série N<sup>o</sup> 143

Le Numéro : 0 fr. 75

10 Décembre 1918

Rédaction et Administration :  
26, Rue du Delta  
PARIS  
Téléphone : NORD 28-07

ABONNEMENTS  
FRANCE  
Un an . . . 25 fr. | Six mois 13 fr.  
ETRANGER  
Un an . . . 30 fr. | Six mois 18 fr.

## Notes sur l'Amérique

Quelques impressions. == Quelques films

Le français qui arrive à New-York ne peut se défendre d'un certain ahurissement devant l'animation de la ville, le mouvement des rues et, le soir, devant une illumination dont nos yeux n'ont plus l'habitude. Pourtant des restrictions ont été ordonnées de ce côté et les enseignes lumineuses ne sont autorisées que deux jours par semaine, le samedi et le dimanche. Dimanche j'ai donc été au Broadway où sont tous les grands cinémas. De tous côtés des façades illuminées, sur les maisons d'immenses publicités électriques mouvantes. La plupart sont consacrées aux étoiles et aux marques de cinéma. Pourtant à côté de l'hôtel Astor une publicité haute comme une maison de six étages vante les mérites d'une marque de shawing gum. A côté voici un portrait haut de dix mètres entouré de girandoles électriques. C'est celui de Marion Davies, la maîtresse de Hearst dont le premier film sortira en décembre. Plus loin, au Broadway, le nom de Charlie Chaplin dont le « Shoulder Arms » passe cette semaine.

Au-dessus du Palais-Royal qui est un restaurant dansant, Selznick annonce les films de Mitchele Lewis.

Voici le Loew : un cinéma qui change de programme tous les jours et qui donne, un mois ou deux après leur apparition tous les grands films.

Sur le trottoir deux français en grande conversation. Ce sont MM. Zecca « superviseur » de la production Pathé et Léonce Perret dont le dernier film *Lafayette we come* débute ce soir au Strand et qui met la dernière main à un grand film *Stars of Glory*, Léonce Perret a brillamment réussi en Amérique. Je vais au Strand voir son film. L'organisation des cinémas américains est intéressante à imiter et à perfectionner en France. La caisse est une plaque de cuivre. Votre monnaie donnée (les places vont de 30 à 60 cents et le cent vaut un sou) le billet sort automatiquement de la plaque par une petite fente. Il est débité comme les billets du métro à Paris, ce qui empêche toute erreur et toute fraude.

Après dix minutes de station car le cinéma est

comble, j'entre dans une vaste salle carrée, rouge et or. Fauteuils larges et confortables, couloirs spacieux, sans strapontins. Balcon en corbeille où tous les spectateurs sont de face. Il y a deux mille cinq cents places et la séance est continue de midi à 11 h. 30. Sur la scène très vaste l'orchestre est installé bien en vue. L'écran sur lequel la projection se fait par transparence est entouré de colonnes. D'abord l'orchestre joue un morceau de musique avec solennité. Puis ce sont les actualités, le Pathé-Journal qui comporte avec les autres vues de guerre fort applaudies, une série de titres bien américains. Ce sont les « Topics day », c'est-à-dire les phrases les plus significatives, les plus spirituelles, les plus concues choisies dans les journaux américains. On applaudit, on rit. J'en citerai quelques-unes pour l'exemple.

« La France a souffert quatre ans sans faire le geste de l'Allemagne qui demande grâce ». Une autre : L'Alsace et la Lorraine avancent vers la France », une autre encore : « Guillaume a dit à l'ambassadeur Gérard : « L'entrée en guerre de l'Amérique est un non sens », qu'en penses-tu aujourd'hui mon garçon ». Il y en a comme cela une trentaine à la suite.

La salle se rallume. Le rideau se lève; à la place de l'écran une immense statue de Lafayette devant laquelle un soldat américain chante d'une voix bien timbrée un chant patriotique et, tout de suite, c'est le film de Perret. A l'encontre des autres metteurs en scène produisant en Amérique, Perret s'est efforcé de conserver à son travail une allure française et de concilier les deux techniques. Travail éminemment utile aux producteurs français et qui peut permettre en partie au public américain de n'être pas étonné et déçu par les films français. C'est une question de nuances mais le résultat est excellent car le film de Perret remporte un gros succès; les journaux américains qui sont tout à fait indépendants ont justement loué son exécution « très originale » pleine de goût et d'innovations techniques. Cette découverte est du même ordre que celle que j'ai faite au restaurant-dansant où l'on m'apprend que le tango est complètement délaissé pour une danse nouvelle qui fait fureur à New-York et qui s'appelle « the valse ». C'est purement et simplement notre vieille valse qui avec la paix, va peut-être reparaitre à Paris comme une nouveauté impressionnante. La technique « française » est donc ici une nouveauté. Encore faut-il qu'elle soit bonne.

Pour en revenir à Lafayette, c'est un film de propagande remarquable et qui touche plusieurs cordes auxquelles les américains sont très sensibles en leur montrant avec adresse et discrétion l'accueil chaleu-

reux fait par les familles françaises aux américains. *Lafayette we come* comporte en outre une intrigue amoureuse jouée avec une fougue et une élégance louables par Lencoln, un jeune premier très américain, avec grâce et chaleur par Dolores Cassellini, qui est belle, élégante et gracieuse, avec distinction et sobriété par Mme Valentine Petit. Ce film aura en France un succès considérable. Le spectacle était terminé par un film stupide de Mack Sennett, utilisant des procédés comiques vieux de quinze ans sans aucune originalité, sans recherche et sans art.

Au Broadway on donne un film *Mariage* qui gâte quelques originalités et une idée intéressante par des procédés de mélo et un grand enfantillage dans la psychologie des personnages. Abus effets de lumière, interprétation excellente *Shoulders Arms*, avec Charles Chaplin contient des passages burlesques assez grossiers et une scène admirable. Chaplin est *some where* en France dans les tranchées; c'est la distribution des lettres et des paquets. Il n'y a rien pour lui; il s'assied et regarde, triste et seul; il se promène un moment puis lit, par-dessus l'épaule d'un camarade une lettre dont il prend sa part. Rien ne peut rendre son expression à ce moment et l'émotion que peut procurer l'inimitable fantaisiste. C'est de l'art et du meilleur.

HENRI DIAMANT-BERGER.  
6 Novembre 1918.

### Cinés

A COLETTE

Un doux flûtiste dans le ciel  
et les trilles du vent qui roulent...

Les nuages neigeux en boules  
spectateurs presque officiels  
aux balcons bleus de l'irréel...

Le vol tournoyant des ramiers  
devant le son mourant des cloches,  
Et, tel un dieu printanier,  
un enfant les mains dans les poches  
sifflant sur un tas de gravier...

Et près de moi, criard, pataud,  
courtes plumes ébouriffées,  
un couple amoureux de moineaux  
suivi de branchettes cassées

Tombant à pic de l'arbre en fleurs  
comme pour nicher dans mon cœur...

Garrigue GARONNE.

TINH-MINH

## BRINS DE FILMS

### La grippe

La grippe espagnole sévit à New-York et dans toute l'Amérique; les salles ont été presque partout fermées dans une telle proportion que, d'un commun accord il n'a pas été sorti de nouveautés pendant tout le mois d'octobre. Parmi les victimes faites par la surprenante maladie, on compte M. Edel qui était à vingt-neuf ans, directeur du Strand un des plus beaux cinémas de New-York et Collins, metteur en scène de la société « Metro ».

### Charlot se marie

Ceci n'est pas un film, mais la stricte réalité. Charlie Chaplin s'est marié le 27 octobre dans la plus stricte intimité. Il a épousé Miss Mildred Harris, une étoile de cinéma, âgée de dix-sept ans. Lui-même a déclaré avoir vingt-neuf ans. Son mariage n'a été annoncé qu'au bout d'un mois et pour savourer sa lune de miel, il était répondu aux visiteurs importuns que Chaplin faisait un film spécial à lui tout seul. Sera-ce un petit « Charlot ».

### Propagande

Signoret, créateur de tant de films — et ami du *Film* — animateur de tant d'œuvres dramatiques — et même de *L'Aiglon*, où, près de Simone Reischardt, il est maintenant Flambeau — est un de ceux qui s'activent le plus pour la progression du cinéma français. Il a collaboré avec les meilleurs et les plus justes de nos metteurs en scène. Nous nous attendons à beaucoup de vérité précieuse, quand il mettra en scène, lui aussi.

Voici qu'il tourne un beau film de propagande. Ce n'est pas la première fois qu'il sert la Défense artistique Nationale. Cette fois le metteur en scène est J. de Baroncelli avec qui il tourna jadis l'intéressant *Roi de la Mer*.

### La Sultane de l'Amour

Louis Nalpas a presque terminé son vaste film : *La Sultane de l'Amour, conte des Mille et une Nuits*, dont on a déjà tant parlé et dont l'auteur ne veut rien dire encore. Ceux qui ont pu approcher la retraite fleurie et mystérieuse où s'élabore ce travail audacieux en disent merveille, ce qui n'est point pour étonner les admirateurs de Nalpas.

Qui pouvait mieux comprendre, fixer, et traduire le charme de cet Orient légendaire qui est comme l'âme même de l'oriental Louis Nalpas? Lui qui manifesta toujours son activité d'art avec une fougue poussée jusqu'à la violence et à l'enthousiasme s'est

donné avec passion à cette recherche de poésie. Son film, synthèse voluptueuse des récits incomparables de Schéhérazade, prouvera une prodigalité de tons, de formes, d'idées et de mouvement tout à fait extraordinaire.

Dans son oasis de la Riviera les palais se sont édifiés, les jardins enchantés sont nés de la fable, des villages ont paru avec leurs rues, leurs mosquées, leurs cabarets, leurs foules. Attendons-nous à voir ce que nous n'osions pas attendre.

Le ciel méditerranéen dore les coupoles et surchauffe les mimosas. L'harmonie spontanée et méthodique des inventeurs d'art se dépense et se renouvelle perpétuellement. Et Dourga, adolescente de féerie, danse sous le soleil — vêtue d'une parure de diamant et de sa beauté pure.

### Rose-France

C'est le titre de l'œuvre nouvelle que Marcel L'Herbier vient de tourner.

*Rose-France*, « cantilène héroïque en noir et blanc, composée et visualisée par Marcel L'Herbier » est un important essai de stylisation cinégraphique dont l'ensemble est dédié à M. le lieutenant Pierre Marcel.

On sait que le lieutenant Pierre Marcel eut longtemps la responsabilité et la direction de la Section Cinématographique de l'Armée, rue de Valois. Malgré l'insuffisance des moyens mis à sa disposition, malgré le mauvais vouloir chronique des pouvoirs, malgré surtout les excès de certains mauvais confrères, le lieutenant Pierre Marcel parvint à de belles réalités dont nous apprécierons mieux tout le prix; quelque jour. Le lieutenant Guernieri eut sa part de ce délicat labeur.

C'est là, et par ces sympathies, que Marcel L'Herbier put disposer et entreprendre sa *Rose-France*. Il a d'ailleurs connu au mieux la Section Cinématographique, qui, on le voit, ne s'est pas toujours passée des cinégraphistes.

### PRÉSENTATIONS

Le Comptoir Ciné-Location Gaumont informe les directeurs des présentations suivantes :

1° *Le Noël d'Yveline*, film Gaumont, édition du 20 décembre, sera présenté au Gaumont Théâtre, 7, boulevard Poissonnière, le lundi matin 9 décembre.

2° Le grand film français *Vendémiaire*, de Louis Feuillade, film Gaumont, en trois séries, de 1.350 mètres environ, sera présenté en totalité au Gaumont-Palace, boulevard de Clichy, le lundi matin 16 décembre à 9 heures précises.

L'édition des trois séries aura lieu les 17, 24 et 31 janvier 1919.



## TIH-MINH

Tih-Minh s'appellerait l'Oiseau des Iles, si Tih-Minh n'était pas le plus exquis des noms ou des surnoms — et si l'Annam était une île. Car Tih-Minh est annamite. Et non à la manière de cette héroïne de chansonnette que M. Mayol célébra tout un hiver d'avant-guerre.

Cette héroïne-ci est vraie. On sait la valeur de ce terme quand il s'agit d'art et particulièrement de cinéma. Tih-Minh est donc vraie. Elle a un caractère, elle est un caractère et sa psychologie, nuancée, pathétique, n'est pas indigne de ses sœurs d'âme dont Loti ou Farrère ont fait le portrait. Son exotisme est aussi vivant que les contes rapides et précis d'un Maupassant. Tih-Minh est moderne.

Jean Lorrain, chroniqueur des êtres de plaisir, de raffinement et de mystère eût aimé ce petit être. Tih-Minh, venue de son Orient aux énigmes savoureuses, se mêle aux paradis mondains de notre Riviera. Ce qui la heurte, ce qui la charme, ce qui la trouble ou l'anime, voilà quel développement sentimental fut donné au thème délicieux de Tih-Minh, l'annamite chez les Européens.

Mais qu'on ne s'y trompe pas. Le développement sentimental n'entrave pas l'action. Il s'y confond et s'y vivifie. Le récit emporte l'héroïne et les héros — et les spectateurs! — dans un admirable mouvement qui ne se peut détailler : Ce n'est pas là un livre de Lorrain que la critique peut déployer à loisir. C'est une œuvre cinématographique. Et le film vit avec une intensité que n'aurait aucun roman.

Il y a pourtant un roman. M. Georges Le Faure, romancier puissant dont la collaboration n'a donné que des atouts au cinéma, a écrit *Tib-Minh*. Nous le lirons dans *Le Petit Parisien* pendant trois mois, puisque *Tib-Minh* comporte douze épisodes.

C'est M. Louis Feuillade qui les a mis en scène. Ce nom me dispense-t-il d'insister? Au contraire.

M. Louis Feuillade est une des figures éminentes de la cinématographie française, mais on lui a fait ou on a voulu lui faire une situation à part. On s'est

trop plu à le déclarer pompeusement « hors concours », pour n'avoir pas tenté de le mettre « en marge ».

Un succès trop vif avait couronné ses essais. *Judex* fut une si irrésistible réussite que nul ne songea à nier les dons de vérité, de pittoresque, d'émotion qui s'affirmaient là avec tant d'autorité. L'éclat du film ne venait que de sa sobriété et de son goût. Inutile de rappeler ici combien populaires furent aussitôt les personnages de Favraux, de Cocantin, de Geneviève, de Judex et de leurs compagnons.

Cependant si l'on ne refusa pas à *Judex* le magnifique hommage dû à cette rénovation du cinéma, on considéra trop facilement M. Louis Feuillade comme un feuilletoniste de l'écran. Ce n'était pas juste.

On n'avait pas compris dès l'abord — mais un novateur n'est jamais compris immédiatement — que cette manière nouvelle était celle, tant attendue, du véritable cinéma. Notre art né pour parler aux foules est nécessairement populaire. Pour lui garder cette allure sans tomber dans la vulgarité, il fallait un créateur artiste et fin mais aux vues larges. Rien du feuilletonniste, n'est-ce pas?

Or cet esprit direct et net qui parut dans *Judex* et les dernières comédies cinématographiques de M. Louis Feuillade s'épanouit magistralement dans *Tib-Minh*.

Nous voilà loin de la grossièreté d'invention propre à tant de ciné-romans qui ne sont pas de chez nous. Ici il y a des péripéties sans nombre, des surprises, des rebondissements, de l'angoisse et la folie, mais il y a des êtres, vivants, sentants, aussi passionnants que passionnés qui animent prodigieusement tout cela.

Il y a des personnages nouveaux comme le cinéma n'a jamais su en peindre.

Il y a Tih-Minh et c'est Mlle Mary Harald qui est Tih-Minh.

G.-L. COURSIER.

C'est, *IRRÉVOCABLEMENT*,  
le Mardi 17 Décembre, à dix heures, au Palais de la Mutualité,  
que **PATHÉ** présentera, avec grand orchestre et chœurs,  
le plus beau film du monde :

# N'oublions jamais



C'est, *IRRÉVOCABLEMENT*, à partir du Vendredi 17 Janvier 1919,  
que seront projetées sur les meilleurs écrans  
les impressionnantes visions de

# N'oublions jamais

## En attendant l'Écran

Si nous revenions un peu vers des œuvres d'avant-guerre, en attendant celles qui ne manqueront pas d'éclorre prochainement, dans le monde pacifié ?

Telle est l'expérience que nous propose le théâtre de la Porte Saint-Martin. Et *Samson*, l'œuvre puissante d'Henry Bernstein, qui nous avait secoués en 1907, reparait aujourd'hui à la scène. Onze années déjà se sont écoulées...

Une reprise est l'épreuve la plus probante que puisse subir une pièce de théâtre. C'est par elle que l'on reconnaît si les qualités qui nous avaient séduits lors des premières représentations constituent réellement pour l'œuvre une base solide capable de défier le temps. Et c'est par la même occasion un coup de sonde jeté dans le public. A-t-il changé de goût? Obéit-il encore à l'engouement dont jouissent parfois certains auteurs? A-t-il applaudi, autrefois, par snobisme ou simplement parce qu'il était vraiment touché, enlevé, conquis ?

Elles ne sont pas nombreuses les pièces de théâtre que les directeurs oseraient offrir à nouveau au second jugement de la critique et du public.

L'œuvre de Bernstein est une de celles qui a le mieux résisté au temps, et l'on peut prédire qu'elle ira se ranger dans la lignée des portraits que le théâtre a fait à toutes les époques des gros financiers, des rudes hommes d'affaires, à commencer par Turcaret, pour finir par Jacques Brachart.

Portefaix à Marseille, à la suite de quelles aventures Jacques Brachart a-t-il été nommé pacha par le khédive d'Égypte — nul ne le sait — sauf peut-être son ancienne compagne, cette mystérieuse Grace Ritherford, qui traîne derrière elle un passé énigmatique. Toujours est-il qu'un mariage noble a ouvert à ce parvenu les portes du grand monde. Fort de son argent, replâtreur de façades à demi-ruinées, il a acheté à une vieille famille du Faubourg, sa jeune femme, Anne-Marie d'Andeline. Il serait le maître absolu de la situation, si sa carrure athlétique d'homme d'affaires à tout faire ne recelait pas un cœur sentimental dangereusement épris de cette petite chose précieuse et aristocratique qui est sa femme. Or, Anne-Marie, consciente d'avoir été vendue pour sauver sa famille, lui refuse obstinément toute considération, toute affection, qui dit en parlant de lui : ce monsieur... Et c'est pour rattraper et conquérir ce cœur qui se dérobe, que le formidable lutteur, se sentant entouré de trahisons, tel autrefois Samson, trahi aussi par une femme, ébranlera dans un krach sensationnel les colonnes du Temple où, grâce à lui, prospéraient les traitres parasites... Et quand il a répandu la ruine autour de soi, ébra-

sant ses ennemis sous le poids de sa chute, de nouveau il revient auprès d'Anne-Marie qui, elle aussi, le croyait perdu... Jamais il n'a été plus fort. Qu'elle s'efforce, en effet, de l'aimer, qu'elle lui donne la simple promesse d'avoir un jour plus tard, en sa faveur, un sourire plus indulgent, plus amical, et cela lui suffira. Il trouvera dans cette promesse l'énergie de se reprendre à la vie. Anne-Marie, émue par ce grand amour frustré dont elle devine la violence contenue, promet... L'homme se redresse. Il luttera. Il vaincra.

La pièce de Bernstein a retrouvé bon accueil auprès du public. C'est que Jacques Brachart est un héros comme les aime la foule. Il représente une volonté, une force. Il est l'homme qui s'est fait soi-même. Il symbolise la puissance de l'argent. Mais toute cette formidable puissance, il la dépose romanesquement entre les petites mains indifférentes de sa femme. Jacques Brachart est un héros romantique. Il est le type du parvenu sympathique. Qu'on le compare avec Isidore Lechat, cet autre parvenu de l'argent et l'on verra la différence. Jacques Brachart, magistralement incarné par Guitry au point de former corps avec lui, donne tout d'abord l'impression d'un bloc insensible, capable de résister aux plus fortes bourrasques, mais par une étrange antithèse, au centre de ce bloc, se cache une petite fleur bleue. Au milieu de ce monde aristocratique et vain, qui prend la vie à la blague (comme Max et Jérôme le Govain), c'est lui, Jacques Brachart, l'aventurier, qui porte le cœur le plus sensible. Ce sur-homme de Bourse souffre d'un mépris... Samson est amoureux de Dalila, et c'est en réalité Dalila qui triomphe...

La pièce plaira encore longtemps, à cause de son action rapide et concentrée qui tient le spectateur en émoi jusqu'au tomber du rideau. Cependant, combien de scènes intéressantes l'auteur a-t-il dû négliger et passer sous silence, contraint par notre technique théâtrale actuelle, à rassembler tous les événements en quatre actes seulement ! Là est le défaut du théâtre... Quel excellent parti pourrait tirer le cinéma de cette riche action dont nous ne voyons à la scène que quatre tronçons incomplets. Que l'on s'imagine tout ce qui nous est rapporté par des récits... l'escapade nocturne d'Anne-Marie avec Jérôme Le Govain, leur fuite en auto, l'arrivée à la fête, le dégoût d'Anne-Marie, sa déception, son retour, le faux départ de Brachart qui la guette, caché dans la rue... et plus tard — le krach monstrueux à la Bourse — et combien d'autres tableaux qui ne sont évoqués que par quelques mots, au hasard du dialogue, mais que l'écran nous offrirait, sans que rien du conflit sentimental ne soit négligé

PIERRE BERCH.



# AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE

16, Rue Grange-Batelière, PARIS

LYON, 27, rue Ferrandière.  
BORDEAUX, 26, rue Capdeville.  
MARSEILLE, 7, rue Suffren.

TOULOUSE, 44, rue Alsace-Lorraine.  
NANCY, 20, rue des Dominicains.  
GENÈVE, 9, rue du Commerce.

L'A. G. C.

continue à sortir régulièrement

les

NOUVEAUX

FILMS

de la

NOUVELLE

SÉRIE

CHARLOT





*C'est le 17 Janvier  
que paraîtra sur tous les Écrans*

LE GRAND FILM FRANÇAIS

# V E N D É M I A I R E

en 3 Séries de 1350 mètres chacune

Le plus gros effort de la Cinématographie Française

Grande mise en scène

Film GAUMONT

LOUIS FEUILLADE  
Auteur == Metteur en scène

Retenez, dès maintenant,

le célèbre film

# ATTILA

Splendide publicité :

10 affiches sensationnelles

15 photos

Livrable le 27 Décembre

RAOULFILM LOCATION  
19, rue Bergère, Paris

## Contes du Cinéma

### COCKTAILS

Il y a deux entrées au cinéma du Colisée, dont l'une, je l'avoue, n'est qu'une sortie. C'est pourquoi la sortie de la rue du Colisée est tellement sympathique lorsque l'on utilise comme entrée, et alors on en est quitte pour sortir à minuit par la correcte entrée des Champs-Élysées. Les habitués les plus intimes de la maison — ceux qui tutoient le directeur, par exemple, mais il y en a pas beaucoup, car il n'aime pas qu'on le tutoie, surtout devant ses employés — ont cette coquetterie d'entrer par la sortie.

Moi je n'ai pas de coquetterie, même en prononçant snobisme, et c'est en l'honneur du bar que je préfère la sortie à l'entrée. Cette sortie est la clé absolue du foyer qui est charmant quand on entre dans la pénombre, c'est-à-dire pendant le spectacle, salle obscure, salle obscure. De jeunes personnes, qui semblent avoir été choisies avec un soin exceptionnel, meublent la demi-douzaine de grands fauteuils dotés de style par les ténèbres. Brillants, fourrures — l'été principalement — et jambes, d'autant plus offertes qu'elles se donnent feu. Et ça et là, impassibles, des souliers vernis pour accrocher les minces reflets qui errent dans cette nuit silencieuse.

Le bar, juché sur trois marches, domine ce paysage de paix, comme le pape domine ses hôtes quand il en a. C'est beau, un bar avec son accord de bois, cuivre et verrerie, à condition de s'en tenir à une lingerie bien équilibrée et de ne pas abuser du système des petits drapeaux de tous pays.

Mais c'est encore plus réussi dans l'ombre. Une seule lampe subsiste au bar du Colisée pendant le spectacle. Elle est placée à l'intérieur du bar et a le bon goût de n'éclairer que les mains du barman et le bas de sa veste blanche. Je n'ai donc jamais vu le visage proprement dit du barman. Je passe mes entr'actes dans la salle et le reste du temps au bar. Cela n'incrimine pas les films du Colisée ou la grâce de ce public, mais ce bar, ce bar dont je vous parle... Songez que le barnam a l'accent sud-américain, que le focking rouge et le whisky y sont imbattables, et tout cela n'est rien. L'éclairage, voilà. Cette ombre, la veste blanche, les mains qui alambiquent le cocktail, le tabouret sans fin, et l'orchestre là-bas dans sa fosse à ours...

Justement, l'orchestre, hier, quand je suis entré jouait une de ces choses de partout qui n'ont résolument aucune valeur musicale, dont le charme est infini. Il faut pour les sentir avoir le goût complexe du tour du monde, et, moi, c'est le soir que j'ai cette âme, houleusement cosmopolite, et, ce soir-là, tout spécialement, je l'avais cette âme. Aussi l'orchestre arrivait là dedans comme du Kari dans un pilaff, et je pris d'assaut le bar que nul ne défendait de sa nuit et de sa lumière. Peut-être y avait-il des poules de luxe dans les fauteuils du foyer. Paix sur elles et sur tout le cinéma dont

je n'aurais pas voulu, pour un empire, connaître le programme détaillé.

— Fine soixante quatorze, dis-je au barman avec cette voix confidentielle que devait exiger le mot de passe dans les catacombes.

— ...Sante quatorze, soupira traditionnellement le tenancier du lieu.

Ce soupir suffit à me faire noter que sa voix avait changé. Changement aigu. Il ne s'agit pas de dire qu'il était enrhumé, enrôlé, laryngiteux, ténorisant. Plus le même accent. La veille c'était un Argentin. Maintenant c'était plus doucement un oriental Turc, supposons. Je pensai même illico à un ancien professeur de grec qui me disait : « Ah, le grec, c'est la seule langue harmonieuse... » — et qui ne savait certainement pas le grec — au point que je fus bien malheureux le jour où j'entendis un auvergnat grec, vendeur de pommes, parler grec avec des Grecs. Tout cela pour dire que les Turcs sont parfois doux à entendre.

Après tout le barman n'était peut-être pas turc, mais qu'est-ce qu'il était? Je transcris notre dialogue en français. Je ne jurerais cependant pas qu'il ait dit un mot de français. Détail, évidemment, simple détail.

Je cherchais à voir son visage, mais l'ombre le fondait sur la tapisserie mystérieuse, composée de bouteilles, de verres et d'ampoules éteintes.

Sa main cultivée d'homme peut-être pas cultivé versait dignement. Aimez-vous la fine soixante-quatorze dans un joli verre? Et avec l'accent turc...

Une rumeur se fit dans la salle, qu'on voit — si on la voyait — par une grande baie qui joint la salle et le foyer, et par suite la salle et le bar, puisque le bar... Ces topographies n'ont pas autrement d'importance.

Rumeur dans la salle. Puis, bravos.

— L'escadre anglaise, murmura, toujours mélodieusement, le barman.

Je ne lui avais rien demandé.

Il est possible que la musique ait quelque peu fanfaronné à ce moment-là, car je fis un mouvement pour gagner la salle.

— Ah, vous ne croyez pas que?... dis-je au barman comme s'il m'avait retenu.

— Beau, fit-il.

Je grognai.

— Alors?

Il ne risqua aucun geste et aucun mot, et j'eus encore une fois l'impression qu'il me retenait. Je m'installai donc, dans la mesure où l'on peut s'installer sur un tabouret sans fin, large comme un chapeau haut-de-forme.

— Probablement, dis-je en hésitant, a-t-on tourné un film... un film... avec la flotte britannique... et la mer...

Sa droite esquissa je ne sais quoi, et disparut dans les ténèbres puis reparut.

Il soupira comme devait gazouiller la Malibran, mais avec beaucoup plus de naturel :

— La flotte, oui... la mer, non... vous avez vu un cuirassé, n'est-ce pas, un cuirassé?...

Des ports flambèrent dans ma mémoire. Et la mer, au large, avec de gros bateaux de guerre sur la moutonnerie du gros temps.

Lui continua :

— Une escadre sous l'horizon... en plein Pacifique... hé oh... aïah, quelle chose... quelle chose...

Il geignit presque :

— Boûh... Pacifique, Atlantique, Mer Indienne, Bengale, Arctique... Tout ça, pareil... Tout ça, rien... Quand on voit un cuirassé, on ne voit pas la mer, on ne voit que le cuirassé... Et comme il y a des canons sur le cuirassé, vous ne voyez que les canons... Et les canons, les canons, ah, un canon... Tue-le!

Sa voix devint sensiblement moins mélodieuse.

— Tue-le!

Je pensais bêtement :

— Pourquoi me dit-il ça?

Il prit un ton plus doux et conclut :

— Tuer, ça abîme la mort...

Je n'aurais pas demandé mieux que d'étendre ce thème philosophique sur une tartine d'ironie, mais la salle devint un vaste éclat de rire, et changea le cours de ce qui allait me servir d'idées.

— Charlot, expliqua le barman.

J'eus à peine le temps de voir que ma fine était suivie d'un marc d'avant la guerre — voire d'avant les guerres.

— Cette fois, fis-je avec véhémence, je vais dans la salle.

Et je méprisai royalement mon marc grand-paternel. Charlot vaut tous les vieux mares. Et puis nous savons bien que nous trouverons encore du vieux marc, — après Charlot.

Mais il suffit que l'homme du bar jeta un :

— Peuh!...

négligent,

Et je me sentis retenu, non moins retenu qu'il ne m'avait déjà retenu.

— Peuh? questionnais-je, batailleur. Ainsi, nous disons : Peuh?... Et il faut dire : Peuh?...

Je ricanaï sévèrement.

— Hi hi hi, soupira son rire bizarre, monsieur n'a donc jamais pleuré... jamais pleuré?...

— Hé... hum... je... je... oh, je...

Lamentable bafouillage.

Il gazouillait toujours :

— Jamais pleuré?... Jamais pleuré?...

Il haussa intérieurement les épaules, du moins je vous en donne ma parole d'honneur.

— Alors la vue d'un homme... de ce monument d'erreurs et de malheurs que vous appelez un homme... si vous trouvez que ça ne mérite pas de pleurer... ou de rire... de rire trop... comme là... Charlot, hein, eh bien, voilà, c'est un homme... c'est l'homme... c'est le dedans de l'homme...

— Le dedans?...

Je souris. Il affirma.

— Ce dedans qu'on voit du dehors... quand on sait voir... comme je vous vois... J'ai autant envie de rire en vous voyant qu'en voyant Charlie Chaplin.

Machinalement je vérifia, que mon pantalon ne baissait pas et que mon couvre-chef ne faisait pas le lutin sur ma tignasse spontanément crépelée. Je portai même une main à mes chaussures dont j'étais très fier une heure avant et que la vision des croquenots de Chaplin me semblait menacer.

Je dois avouer qu'un grand verre de king Georges, couleur de tabac et de Pouilly se dressait devant moi, chassant les fantômes sacrés du marc et de la fine soixante-quatorze.

— Vous allez loin, dis-je en soufflant...

Une bouffée de satisfaction s'évada de la salle.

L'homme expliqua :

— Francesca Bertini...

— Elle m'enchantait, criai-je.

Car il est vrai que je criai.

Je ne bougeai pas. J'avais renoncé à bouger.

— Quel film? questionnai-je simplement.

*Le Sang versé.*

Connaissais pas. Je m'exclamai quand même :

— Ah Francesca Bertini, oui, oui, quels bras, hein quels bras!... Parlez-moi du personnage... Encore une amoureuse de Dumas and Son?

On se récriait dans la salle.

— Toute nue sur un cheval, dit le barman.

Je claquai la langue, approuvant :

— Photogénique.

Et je vidai d'un trait le pot de Ginger Ale qui se trouvait, par une maligne intervention, me faire vis-à-vis.

— Il est évident, continuai-je, que les jambes de Francesca Bertini et ses pieds nus, sur les étriers, c'est... c'est...

— Chut, sifflota l'autre, voici *L'homme qui est un homme?*

— Qui surnommez-vous ainsi?

— C'est le titre.

— Bon, dis-je, je vois Rio Jim.

Je me sentais soudain léger. Mon être entier me devenait impalpable et je lisais par delà les murs, la nuit et le silence, tel mon étrange barman.

Même je lui confiai :

— Vous êtes contagieux.

— Heuï, gronda-t-il... Lèvres minces, œil étroit, nez de dévastateur, et poignets et poings épouvantables... Heuï, ses mains...

— Et ses revolvers... ah ah...

— Non, ses mains, trancha l'homme aigrement... Amour, amour...

— Quoi? Amour...

— Voyez cet escalier, dit-il en haletant...

— J'aurais parfaitement bien vu l'escalier sans un calice liseronnant, tout cristal, ma foi, qui m'absorba — et que j'absorbai. L'eau de feu...

— Diable, vous avez de la vodka ici?...

— La foule barbare de l'Orient... du Nord asiatique... peut-être... peut-être... ils appellent ça *Bouddah*... et pourquoi le Bouddah ne vivrait-il pas sur la toile blanche?... vous vous étonnez, mais le Bouddah n'est pas mort... Ahai,

Plus de

4.000 Représentations

# Christus

de la CINÈS, de Rome

LE FILM ÉTERNEL

Immense Succès

Pour la location :

MM. CAPLAIN et GUÉGAN

28, boulevard de Sébastopol, 28

PARIS

si Bouddah était mort, que resterait-il de la sagesse du monde?..

— Voyons, dis-je, d'une voix molle, pourquoi me montrez-vous tant de films ce soir... et cela passe vite... Dieu, que cette soirée est courte... Donne-moi à boire...

— Il y a tout et tout, dit l'homme... Qui est là?... Votre Fairbanks... Ha ha, pourquoi est-ce un acteur? Il serait... il serait...

Et il me versa de l'eau de vie de Dantzig comme la Pologne n'en boit plus, la malheureuse.

— Voyez-vous? monsieur, voyez-vous? voyez-vous?

— Je ne suis pas aveugle, répartis-je en essayant de voir ses yeux à travers la nuit et les pâles écharpes de l'alcool.

— Voyez-vous!... Un homme, seul, seul, seul, pourchassé par les bêtes... Dix, mille, des millions, elles accourent de tous les coins de la terre, contre cet être, seul et dernier... Quelle chasse!...

— Dites-moi le titre au moins?..

— Mais non, quoi, laissez cela... *L'Horizon* c'est ainsi... Non, c'est un autre... Parlez-moi de *L'Horizon*... Oh, comme tout cela se ressemble... Un homme seul, seul, seul...

— Ça recommence?

— Et des visages... des jeunes filles... des femmes... de toute la terre... un cercle qui entoure l'individu et... et... Hoch, hoch qu'en pensez-vous?

Je tournai à grand peine ma tête, lasse tout d'un coup, vers le foyer et son ombre qui me parut bleue du bleu des rois.

— Celui-ci est roi, souffla la voix de confessionnal à mon oreille.

— Qui?

— Compound.

— Je connais ce nom-là... attendez donc... attendez donc...

Il n'attendit pas que j'aie entièrement vidé le seau d'argent, plein de Pisporter, qu'il m'avait prêté.

— A propos, interrompis-je, vous avez peut-être du Nirchteiner si vous avez du P...

— Compound, c'est une bête sur des rails... Bête, c'est vite dit... Ho, ne dites pas : monstre... Il n'y a pas meilleur, il n'y a pas plus tendre... oh que c'est beau tendresse et caresse ce gros oiseau pressé... Le voilà qui... qui... C'est M. Ince qui l'aura baptisé... et il a lancé l'animal sur les chemins d'aujourd'hui...

— Qu'est-ce que vous me chantez?

Je ne l'eusse point cru si bavard.

L'orchestre, ah, ne me demandez pas ce que faisait l'orchestre. A distance, dans le souvenir, je crois pouvoir retrouver des loques de rythme déchiqueté. Ce soir là, les sons, les tons, les saveurs et la vie tout se fondait aux ordres d'un sens inconnu et inconscient — et oublié, ce matin.

— Aïdie, Aïdie, chantonna l'homme...

— Où sommes-nous?

— Mabel, chuchotta-il en décapitant comme le ferait Sessue Hayakawa une Pommery plus *dry* que ne le permet la mansuétude ordinaire du créateur.

Je me noyai — moralement, s'entend.

— Quoi donc, quoi donc, barman?..

Mabel, Aïdie, Hayaka... Et puis? Toute une famille alors... Est-ce que vous ne craignez pas que le programme soit trop chargé?

— Vous réclamez?

J'étais aux anges. Bien que mal disposé pour déguster sciemment les séductions de la soirée, je me rendis compte que j'avais vu vingt ou trente films magnifiques — et que le répertoire du bar était excellent. Je n'avais d'ailleurs aucune atteinte de ce qu'on appelle le mal à l'estomac. Me prenez-vous pour un ivrogne. J'avais bu. Mais cela ne se voyait pas. Puisque je vous dis que je ne le voyais pas moi-même...

Je me remémore — avec félicitations — que je m'étonnai de n'avoir invité personne à boire avec moi. N'y avait-il donc pas, ce soir-là, dans le foyer quelques-unes de ces heureuses personnes chères au cœur d'Allah?

En vérité, je me proposai — soyons franc — de faire une petite enquête dans la pénombre mais l'homme murmura :

— Le bonheur est dans la maison...

— Dites donc, répondez-je inélegamment.

— Convenez que cet escalier était charmant, avec la Bariscale et son Hickmann...

— Quel escalier?

— Ils se battaient, c'est vrai... mais ils étaient chez eux...

— Chez lui...

— Chez elle... donc, chez eux... et l'amour est là...

— Oh l'amour... le cinéma... l'escalier...

— Comme ce film... Lyda Borelli dans un palais...

— Oui, je sais, un vieux palais... Tous les palais de Venise, de Florence, de Padoue, lui servent de...

— Fini, monsieur... Adieu, palais... Je dis : palaces!

— Et moi, je dis...

— Nous allons vers l'intimité... les siècles cherchent l'amour...

— Encore? vous savez...

— Voici un autre film.

— Où?

— Sur l'écran.

Je repoussai mon verre de Dewar's.

Restez, ordonna le barman.

Cela devait me conduire à l'abîme d'un Moscatelle de Malaga qui avait vu naître le roi de Rome, malgré que le roi de Rome ne soit pas né à Malaga.

— Vous prenez du plaisir à voir le téléphone, l'ascenseur, le gramophone...

— N'exagérons pas : C'est confortable, et rien de plus...

— A quoi bon le confort sinon à aimer? Est-ce que vous n'avez pas envie d'amour ce soir?

— Ça y est! Vous allez me donner une adresse, je parie.

Mais il se contenta de me contenter par la façon dont il modula :

— Elle!...

Je lui dis froidement.

— Vous avez une voix de gazelle.

C'était idiot. Il me regarda avec pitié. Je le sais, je sais qu'il me regarda avec pitié.

Une voix de gazelle? Oh, moi, trois fois idiot, un soir de films! J'avais sans doute pensé que sa voix était légère et souple et qu'une gazelle est souple et légère aussi.

Dans la salle, ce n'était qu'un cri. Un hymne, eût-on dit.

— C'est l'histoire d'un enfant...

— Par qui?

— Par un enfant.

L'enthousiasme et le ravissement se manifestaient avec un éclat que je ne soupçonnais pas jusqu'alors.

— Cela plaît, dis-je sans nuances.

— Un baby... un chat... un nid... voilà trois spectacles plus vivants que toute la vie...

Je cherchai encore une fois à le dévisager, et ne vis que sa main me verser du Tokay, sévèrement. Mais je n'avais plus très soif.

— Un nid, articulai-je lentement... ce n'est pas... c'est un peu... Est-ce de la vie.

— Voilà pourtant un film avec un nid, ah ah ah, miracle, dites dites...

— Mais ce film...

— Tiens, disparu, envolé, égaré... oh eh, comme prie le poète :

*Une perdrix  
s'était perdue  
en paradis...*

— Quel poète?

— *Vieux ciel* est une belle bande.

— Il conviendrait peut-être que j'aie enfin dans... dans la...

— Le nid explique l'arbre, l'arbre l'oiseau, l'oiseau le vent, le vent la mer, la mer le nuage, le nuage le ciel, le ciel le reste...

— Le cinéma dans tout cela...

— Le cinéma vient d'enregistrer le ciel, la nuance et le relief du ciel...

— Tempête?

— Pas une goutte d'eau, pas un brin de nuage, pas un grain de soleil couchant... Regardez, regardez... Le Notateur peut tout noter.

Devant mes yeux éblouis farandolaient, impassibles comme des héros de ballets russes, la troupe des Manhattan, des Mint Julep, des Sherry Gobler, des Ice Rosy, des Gin Gold Bell Flower, et de leurs frères innombrables dont je ne sais pas bien les noms. Toutes les couleurs y paraissaient et transparaisaient, et même beaucoup de couleurs que je déclarais inédites. Toute cette chimie ne me troubla point, je m'en flatte :

Le barman gazouilla :

*L'ombre sonne comme  
un ongle d'argent  
sur un rêve d'homme...*

Et il ricana doucement :

— ... A dit le poète... A dit le poète...

Pour la forme, je m'enquis naïvement :

— Quel poète?

Et j'ajoutai bien vite :

— Vous ne trouvez pas que c'est trop pour un soir, deux cent quatre-vingt films... ou quatre-vingt-un... tous parfaits... A quand l'entr'acte?

— Pas d'entr'acte, m'asséna délicatement l'homme.

Et des sonneries cynégétiques vinrent de la fosse d'or-

chestre, tamisées par je ne sais quels voiles ou par des lointains merveilleux et fleuris.

Je compris que la séance était terminée. Un verre vide me narguait du haut du bar. Des lueurs banales commencèrent à poindre du côté de la salle. Scandalisé, je m'éloignai en jetant au barman :

— Portez à mon compte...

Je dis encore :

— Je reviendrai demain pour voir... pour voir le film... ce film...

Je crois bien que la concierge de la *sortie*, rue du Colisée, entendit seule la fin de cette phrase que j'avais commencée pour l'homme.

Et je rentrai chez moi aussi calme et aussi dispos que si je venais de voir *Cinna* à la Comédie-Française.

Douze heures de sommeil. Deux ou trois excellents repas. Des nouvelles agréables. Des fréquentations apaisantes. D'aimables rêves. Telles passèrent ma nuit et ma journée.

Le soir, au huitième coup de neuf heures, plein de curiosité et de belle humeur je pénétraï dans le foyer obscur. Naturellement je gagnai le bar.

— Fine soixante-quatorze, dis-je à l'homme.

— ...Sante-quatorze, fit en écho la voix sud-américaine de l'avant-veille et non de la veille.

L'orchestre vacarmait tout près de nous. J'entrais dans l'ombre les fourrures, bijoux et jambes des habituées silencieuses.

— Dites-moi, questionnai-je avec un peu d'embarras, car j'avais un peu de honte de mon addition d'alcools.

Le barman ne me secourut d'aucune de ces formules énigmatiques auxquelles je m'étais habitué le soir d'aparavant.

— Dites-moi, barman, votre remplaçant d'hier..., en voilà un drôle d'être... et comme il parlait originalement des mille splendides films du programme!...

— Mille?

— Ou mille et un, je me suis embrouillé...

— Monsieur veut rire. Hier soir, nous avions au programme *Rigadin purge son Oncle* et *La Fille de Judex*.

Je tambourinaï sur le comptoir de bois ciré.

— Comment? Comment? Mais, barman, j'entends, ma parole, j'entends encore votre remplaçant d'hier soir...

— Monsieur se trompe. Personne ne m'a remplacé, hier soir. D'ailleurs j'ai bien remarqué — hier soir — que nous n'avons pas eu le plaisir de voir monsieur, hier soir...

LOUIS DELLUC.

Tint-MINH



Lundi 9 Décembre, au Gaumont-Théâtre à 10 h. du matin  
COMPTOIR-CINÉ-LOCATION GAUMONT

Livable le 3 Janvier

**La Puissance de l'Argent**, « Jesse Lasky, Exclusivité Gaumont », comédie dramatique, interprétée par Jacques Pickford et Louise Huff, affiches, photos, 1.400 m.

**L'inutile Précaution**, « Cimiez Film Exclusivité Gaumont », comique, affiche, 450 mètres.

**Les Dirigeables de la Marine : Protection d'un Convoi**, « Gaumont, Service Cinématographique de la Marine Française », documentaire, 190 mètres.

Livable le 10 Janvier

**La Revanche**, « Film Arterraft, Paramount Pictures », comédie dramatique, interprétée par Douglas Fairbanks, 1.300 mètres.

**Chacun son goût**, « Comédie Christies », comique, 300 mètres.

\* \*

Lundi 9 Décembre, à Majestic à 14 heures

CINÉ LOCATION-ECLIPSE

Livable le 10 Janvier

**Naples et Sorrente**, « Eclipse », documentaire, 150 m.

**Au Fond de la Coupe**, « Paralta », grande scène dramatique, interprétée par Bessie Barriscale, 1.850 mètres.

**Le Choc des Amés**, « Triangle », drame, interprété par Dorothy Dalton et William Desmond, 1.375 mètres.

**Une Auto pour sa Femme**, « Triangle Keystone », comique, 590 mètres.

\* \*

Lundi 9 Décembre, à Majestic

AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE

Livable le 10 Janvier

**Arbois et ses Environs**, « A. G. C. », plein-air, 165 mètres environ.

**L'Homme nature**, « A. G. C. », comédie sentimentale en trois parties, interprétée par Robert Edeson, 1.225 m.

**La Mobilisation à la Ferme**, « A. G. C. », dessins animés, 150 mètres environ.

**Vers la Déchéance**, « A. G. C. », drame en quatre parties, interprété par Grâce Cunard, 1.560 mètres environ.

**L'Amour dentiste**, « A. G. C. », comique, 220 mètres.

**L'As de Carreau**, 12<sup>e</sup> épisode : *Pour la Patrie*, « A. G. C. », 600 mètres environ.

**Peggy, bonne à tout faire**, comédie sentimentale interprétée par Gladys Hulette.

Mme Stevens, veuve et mère de deux enfants, est désireuse de faire figure dans le monde, malgré une fortune plus que modeste.

Elle demande au bureau de placement une domestique jeune et honnête pour faire la cuisine, le ménage, raccommoder, laver et repasser le linge et, entre temps, servir de demoiselle de compagnie à sa fille.

Cette place aux multiples aspects conviendra à Peggy, jeune irlandaise courageuse et gaie, car Peggy a quatre jeunes frères et sœurs orphelins, dont la brave fille a toute la charge.

Le fils Stevens, Arthur, fréquente le collège. Il fréquente aussi les bars, et c'est une nouvelle besogne pour la petite bonne que de soigner le « mal aux cheveux » d'Arthur.

Marion, sa jeune sœur, jolie et bien élevée, est destinée, d'après les vœux de la maman, à épouser pour le moins un millionnaire. Moins ambitieuse que sa mère, Mlle Stevens aime en secret le jeune Jack qui, ô horreur ! travaille pour vivre.

Afin de présenter sa fille sous un jour brillant au millionnaire Howard Deane, Mme Stevens donne un dîner. Au dernier moment, déception amère, l'invitée de marque sur laquelle on comptait, la comtesse Mac Carthy, fait défaut. Qu'à cela ne tienne, Peggy, vêtue d'une toilette de Miss Marion, remplit, à la satisfaction de tous, le rôle de la comtesse.

Elle est amenée en auto à la grande porte par son fidèle et dévoué ami Barney, chauffeur de taxi, lequel lui fait faire le court voyage de la porte de derrière à celle de devant et *vice versa*.

Le millionnaire Howard Deane, qui n'est qu'un vulgaire aventurier, a fait entrer le jeune Arthur en qualité de sous-secrétaire au ministère de la guerre. Son but est de s'emparer des plans d'un nouvel avion de combat et de vendre ces plans à l'ennemi.

Le jour où les précieux papiers sont aux mains d'Arthur qui va les porter au commissariat général, Deane emmène le jeune homme dans un bar, lui fait prendre un narcotique et lui vole les plans.

Le brave Barney passe heureusement au moment où Arthur s'éveille sur un banc et s'aperçoit du larcin dont il a été victime. Barney l'emmène dans son taxi et, en arrivant à la maison, ils trouvent Peggy en train de faire ses paquets. Mme Stevens la renvoie parce qu'elle semble avoir fait une trop grande impression sur son fils.

Peggy a vu Deane venir faire sa cour à Marion ; elle se rappelle qu'il portait des papiers. Et voilà Arthur et Peggy qui, conduits par Barney, se mettent à la recherche de l'espion.

Howard Deane est à l'hôtel. Il a donné l'ordre de ne pas le déranger. Qu'importe, dit Peggy, on ne fera pas attention à une servante. Munie de son balai, elle pénètre par une fenêtre et découvre le voleur. Il s'agit de rentrer en possession des précieux papiers. Tandis que dans un salon voisin le traître conclut le marché avec des agents allemands, Peggy, à l'aide d'un aspirateur de poussière, attire à elle les plans et, sautant de deux étages, elle tombe aux pieds de Barney et d'Arthur.

Elle n'en mourra pas, du reste. Refusant l'offre d'Arthur qui lui propose de l'épouser, elle accorde sa main et son cœur à l'excellent Barney, tandis que le traître est arrêté et que Marion se fait enlever par son fiancé, l'honnête Jack.

# Douglas Fairbanks



\* DANS \*

## Sa Revanche

COMÉDIE DRAMATIQUE  
en 4 Parties



EXCLUSIVITÉ  
Gaumont



PARAMOUNT

PICTURES

Édition 10 Janvier  
2 affiches et photos

Mardi 10 Décembre, à 10 heures, au Palais de la Mutualité

PATHÉ

Programme n° 54

Livrable le 10 Janvier

**Lorsqu'une Femme veut**, « S. C. A. G. L. », drame, interprété par Simone Frévalles et Jean Worms, affiches, photos, 1.400 mètres.

**Le Flirt**, « Phun-Philm », comique, interprété par Harold Lloyd (Lui), affiche, 230 mètres.

**Floraisons et Fructions** (Pris au ralenti P. F.), « Pathécolor », coloris, 140 mètres.

Hors Programme

Pathé-Journal et Actualités.

**L'Exemple**, « Pathé », film de propagande, affiches, 560 mètres.

**La Maison de la Haine**, « Pathé », série dramatique, interprétée par Miss Pearl White et Antonio Moreno, 3<sup>e</sup> épisode : *Haine et Jalousie*, affiches, 545 mètres.

**Folie d'Amour**, scénario et mise en scène de M. Léonce Perret.

Robert Hyde, grand amateur de vie champêtre et célibataire endurci, se confie dans la société de deux vieux amis : le pasteur Larkin et le major Robinson.

Rien ne manque, semble-t-il, à son bonheur, lorsqu'un accident d'auto amène dans son château une jolie jeune fille à demi évanouie, et Robert s'avoue que, peut-être, la chasse et la pêche ne suffisent pas à remplir une vie.

« L'homme propose, et Dieu dispose », lui avait prédit quelques semaines auparavant le bon pasteur. Et en effet, peu de temps après, les cloches du village retentissaient joyeusement pour fêter l'union de Robert Hyde et de Miss Hélène Grosvenor.

Après les douces heures de la lune de miel, Robert ne tarde pas à ressentir la nostalgie des grands bois, des longues randonnées à travers champs, des affûts le long des étangs, et il se laisse reprendre par sa vie libre et aventureuse d'autrefois. Hélène, demeurée au foyer, se croit moins aimée et confie son chagrin au pasteur : « Au livre de la Sagesse », lui répond celui-ci, il est dit : « Femmes, seule la maternité vous donnera le réel bonheur, parce qu'une maison sans enfant est comme un terrain sans soleil et sans fleurs.

Ces sages conseils laissent Hélène perplexe. Elle ne demanderait pas mieux que d'y obéir, mais Robert semble bien plus préoccupé de dépeupler les bois de leur faune que de peupler son foyer de têtes blondes et rieuses.

Sur ces entrefaites, tante Lolette, la confidente d'Hélène, croit faire utile diversion en amenant au château une bande joyeuse qui, tout de suite, organise des jeux et des fêtes... de charité. Une représentation théâtrale d'*Othello* va être jouée par les hôtes du château et leurs invités. Robert, d'abord suffoqué par l'invasion de ses domaines s'inquiète bientôt de voir sa femme entourée et très courtisée. L'un des comédiens amateurs, Vinziglio, lui inspire surtout une vive jalousie. Soupçonnant une intrigue, il simule un faux départ, revient la nuit et voit, en effet, Vinziglio s'introduire furtivement dans le château.

Robert ne sait pas que Vinziglio a des affaires de cœur

auxquelles Hélène est complètement étrangère. Il se croit trahi, mais il lui faut surmonter son chagrin et jouer son rôle d'Othello dans la représentation qui doit avoir lieu le lendemain.

En scène, Robert emporté par la passion, croit vivre réellement la scène de Shakespeare. Ses doigts se serrent nerveusement autour du cou d'Hélène, qui joue le rôle de Desdémone, et lorsqu'il desserre son étreinte, la malheureuse a cessé de vivre.

Robert fou de douleur, court vers la plage et se précipite du haut des rochers... Mais à cet instant, la violence de son émotion l'éveille de ce cauchemar. C'était un mauvais rêve.

Robert, désormais, a souffert. Son amour est plus grand, plus profond, et une nouvelle lune de miel commence pour les deux époux. Un an plus tard, le foyer s'est élargi, car ni Robert, ni Hélène n'ont oublié « qu'une maison sans enfants est comme un jardin sans soleil et sans fleurs ».

\* \*

Mardi 10 Décembre, à 14 heures, au Crystal-Palace

HARRY

**Le Roman de la Ballerine**, « Harry », comédie dramatique, interprétée par Mlle Mary Corwin.

**Les Trois Mousquetaires Anglais**, « London Film Co », grande scène humoristique par Charles Rock et les meilleures vedettes.

\* \*

Mercredi 11 Décembre, à 10 heures, à l'Aubert-Palace

ETABLISSEMENTS L. AUBERT

Livrable le 13 Décembre

Aubert-Journal, 150 mètres.

Livrable le 17 Janvier

Aubert-Magazine n° 23.

**Mademoiselle Monte Cristo**, « César Film », 6<sup>e</sup> épisode : *Le Complot*, affiches, photos, 525 mètres environ.

**Le Bonnet de Nuit**, « Nestor », comique, 295 mètres.

**Le Stratagème**, « Mutual », drame, interprété par Jackie Saunders, affiches, photos, 1.448 mètres.

**Frivolité**, « L. Aubert », comédie dramatique en quatre actes.

Blanche de Baunois habite aux environs de Marseille avec sa vieille grand-mère. Privée toute jeune de ses parents, son caractère s'est développé librement et si elle aime tendrement son fiancé Julien de Moreère, elle n'en a pas moins conservé des habitudes de flirt, qui lui font commettre quelquefois de graves inconséquences.

Au début de l'action de « Frivolité » nous la voyons à la suite d'une invitation qui lui a été faite par des amis partir pour Beaulieu. En cours de route, elle fait la connaissance de Robert Gentil, bon garçon jovial et un peu naïf. Les minauderies de la jeune fille, répondant à ses avances l'ont enflammé! Le caractère mystérieux dont elle a su envelopper sa petite personnalité, l'ont affolé, il croit à l'aventure sérieuse et ne rêve plus que de la jeune fille dont il ignore tout, même le nom.

A Beaulieu, le hasard a voulu que Blanche vint habiter dans une propriété voisine de la famille Bourgueil. Justement Mme Bourgueil, rentrant à Beaulieu, avait voyagé dans le même compartiment que nos deux amoureux. Le manège de Robert Gentil l'avait amusé, la grâce de la jeune fille l'avait séduite et, le voisinage aidant, Blanche et Mme Bourgueil avaient rapidement lié connaissance.

Comme de juste, Robert Gentil n'avait pas manqué de rechercher la jeune fille; ne pouvant être reçu chez ses hôtes, il ne cessait de l'importuner par ses assiduités maldroites. Une soirée au Casino, une promenade de Blanche sur la plage avec les jeunes enfants de Mme Bourgueil, tout lui était sujet à déclaration enflammée.

Blanche n'en oubliait pas pour cela son fiancé et, ce fut peut-être en pensant à Julien de Moreère, que craignant que cette aventure ne prit une trop grande importance dans sa vie, elle décida subitement de partir.

Ce départ ne se passa pas comme elle l'avait prévu. Ce fut d'abord la rencontre de Mme Bourgueil, qui, après quelques adieux amicaux l'invita à venir la voir à Marseille et lui remit sa carte, puis celle moins agréable de Robert Gentil qui, la poursuivant jusque dans le train et ne comprenant pas ce départ précipité alors qu'il se croyait aimé d'elle, la menaça de partir en même temps si elle ne l'autorisait pas à lui écrire et ne lui promettait pas de répondre à ses lettres? Ne sachant comment se débarrasser de l'importun, Blanche lui remit alors la carte de Mme Bourgueil et, comme elle ne portait pas d'adresse, l'autorisa à lui écrire poste restante, à Marseille.

Quelques temps se sont écoulés, presque chaque jour Blanche va retirer poste restante une lettre de Robert Gentil, mais elle se dispense de lui répondre.

Ne sachant que penser Robert s'affole de plus en plus et finit par découvrir dans le Tout Marseille l'adresse de celle qu'il croit Mme Bourgueil. Il lui écrit alors à son domicile se plaignant amèrement d'être ainsi délaissé.

Le courrier ouvert en commun, les Bourgueil ne comprennent rien à cette lettre. Il n'en faut pas davantage pour troubler cependant le mari; certes il ne croit pas sa femme coupable, mais un soupçon ne l'en effleure pas moins.

Se rendant compte du sentiment de son mari et voulant éviter qu'à l'avenir pareil fait se reproduise, Mme Bourgueil donne à sa domestique des instructions pour que son courrier lui soit remis personnellement. Surpris de ne plus voir de lettre de sa femme, M. Bourgueil fait une enquête à la suite de laquelle il apprend que sa femme a reçu le même jour trois lettres.

Interrogée par son mari, Mme Bourgueil qui a reconnu dans le courrier une nouvelle lettre de l'inconnu, déclare qu'elle n'a reçu que deux lettres. Les soupçons du mari se précisent, il cherche et finit par découvrir la missive. Robert Gentil est devenu menaçant et somme la jeune femme de venir s'expliquer chez lui. C'est Bourgueil qui s'y rend, une altercation violente a lieu entre les deux hommes, et, sans se douter un seul instant qu'ils sont les dupes d'un malentendu, Bourgueil et Gentil échangent leurs cartes.

Rentré chez lui Bourgueil se trouve face à face avec sa femme. Persuadé qu'elle est coupable, il lui reproche vivement sa conduite et lui montre la lettre qu'elle avait dissimulée.

Douloureusement abattue, Mme Bourgueil ne veut pas rester sous le coup de cette accusation. A son tour, elle se rend chez Gentil et apprend là, que l'auteur de tous ces maux n'est autre que son ancienne voisine de Beaulieu.

Robert Gentil veut réparer le mal qu'il a fait involontairement à la famille Bourgueil et, en compagnie de la jeune femme, il se rend chez Blanche dont il vient d'apprendre l'adresse. Celle-ci ne pense plus à son aventure, elle est avec son fiancé lorsque lui apparaissent Mme Bourgueil et Robert Gentil.

Sur la demande de ceux-ci, Blanche les introduit dans un salon, elle se voit alors reprocher d'avoir ruiné le ménage Bourgueil. « Ce n'était qu'un enfantillage de ma part », dit-elle à la pauvre femme, mais ce n'est pas l'avis de Julien de Moreère qui, en pénétrant dans le salon, a entendu la conversation? Il exige que la jeune fille fasse des excuses, quant à lui, il réparera le mal fait par sa fiancée. Quelques instants après il réconciliait les deux époux puis, sans revoir Blanche, mais en lui adressant cependant un mot d'espoir, il rejoignait son bâtiment remettant à plus tard, s'il en revenait son doux rêve maintenant évanoui.

\* \*

Mercredi 11 Décembre, à 14 heures, au Palais de la Mutualité

ETABLISSEMENTS L. VAN GOITSENHOVEN

La petite Employée, « Vitagraph », 323 mètres.

\* \*

ANNALES DE LA GUERRE

N° 89

En Alsace

**Vieux Brisach**. — Dans la zone neutre, les derniers parlementaires. Retour de prisonniers alliés.

**Strasbourg pendant la période révolutionnaire**

Avant l'entrée des troupes françaises, le pont de Kehl est surveillé par la garde révolutionnaire.

Alsaciens et prisonniers alliés arrivent dans la ville.

Strasbourg se prépare à accueillir les troupes libératrices.

L'heure est redevenue française.

Devant le Palais Impérial, la statue de Guillaume 1<sup>er</sup> est renversée.

A l'Hôtel des Postes, les trois Kaisers : Guillaume 1<sup>er</sup>, Frédéric-Guillaume, et Guillaume II, ont été décapités.

Place Kléber.

En Lorraine

Les Français entrent à Thionville.

Hayance.

En l'honneur de la France

**Après**

# **CIVILISATION**

**qui continue sa carrière triomphale**

**bientôt le célèbre film**

# **CHRISTOPHE COLOMB**

**S. A. M. FILMS**

**10, Rue Saint-Lazare, PARIS**

*et ses Agences*

**MIDI - CINÉMA - LOCATION**

**SELECTA - FILM**

**M. Etienne Giraud**

**M. Boulin**

**4, Rue Grignan, MARSEILLE**

**81, Rue de la République, LYON**